



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Poésies languedociennes et francaises

Gaillard, Auger

Albi, 1843

Les Amours prodigieuses.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63568](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63568)

LES AMOURS PRODIGIOUSES

DE

AUGIER GAILLARD

RODIER DE RABASTENS

EN ALBIGEOIS

*Mises en vers François et en langue Albigeoise
avec six ou sept REQUESTES et autres*

BELLES ET PLAISANTES CHOSES.

A Madame

Imprimé nouvellement

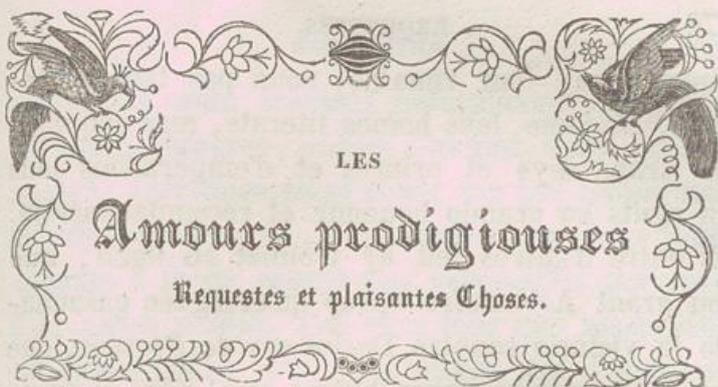
1592

LES ÉPOQUES PRODIGEUSES

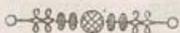
LE MOIS DE MARS

PAR M. DE LAUNAY

PARIS, CHEZ LA LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE, N. 222, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, EN 1802.



REQUESTES.



A MADAMO

SOR UNIQUO DEL REY FORT CHRESTIAN,

Regento en sous païs soubirans de Bearn, etc. ()*.



MADAMO, vous sabéts milhou que noun pas my que forso de grans persounatges an, lou tens passat, amay enquaros mesprezados las rimos et lous pouëtos. Mas nous trouban atambe que de grans persounatges soun estats pouëtos, o, per lou mens, aymabou grandomen lous que sabian

(*) Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur unique de Henri IV, née le 7 février 1558, gouverna les états de son frère avec habileté et se fit chérir des béarnais. Bernard de Montaut, sieur de Bénac, baron de Navailles, et puis Armand de Gontaud, sieur d'Andaux et Saint-Génies, furent ses lieutenants-généraux. Cette princesse accomplie faisait de très-jolis vers dès l'âge de 12 ans. Elle épousa Henri de Lorraine, duc de Bar, et mourut à Nancy le 13 février 1603.

rima, amay lour rimalho, noun pas tant soulamen, Madamo, lous homes literats, mas enquaros de grans reys et princes et d'emperadous lous an aguts en grando hounour et recoumandassiou. Et entre d'aütres ieü éy troubat en ligen, que lou grant Alexandro aprop qu'el aguéc gasanhado la victorio countro Darius rey de Perssos, que sus touts aütres riches butins qu'el féc, el troubec un petit couffret d'aur, cubért de pérlos et d'aütros péyros de grant préts; et dins aquel couffret el nou voulguéc pas metre las sentours, ni lous enguens exelens, coumo fasio Darius, mas el y metéc tant soulamen las rimos d'Homero, car el n'estimabo d'abe re en soun poudet que fous pus digne d'éstre gardat dins aquel couffret que de talo rimalho,

Ieü éy troubat aquo en de brabes aüturs,
Mas ieü me crenti fort que d'aquo sian menturs.

Mas, Madamo, s'ieü mentissi aprop d'aütres, el me semblo que, quant als homes, ieü debi éstre escusat. Ieü éy troubat enquaros que Jules-Cesar et aprop el Augusto, nou se contentérou pas de ayma et hounoura lous pouëtos, mas elis metisses féron de dibérsos obros en rimo, n'estimans re la glorio de leurs victorios, s'els nou las pou-dian creysse péys aprop per leurs vërses. Aquelidous, Madamo, nou voulguéroun mepresa talo sorto d'escruiure et péys, coumo sabéts milhou que noun pas my, que Platon et Socrates, homes de grando

sensio, se soun troubats naturalomen rimayres, lousquals agueron, coumo l'on pot veze et counoesse, eserichios forse rimos tan pla coumo lous aütres pouëtos, se la filosofio nou lous agués menats à fa de caüsos pus necessarios per serbi à la caüso publico. Per aquo lous que mesprezou las rimos podou counoesse qu'elis sou d'incucens; mas qu'el es malayzit à countenta tout lou monde, car tantos béstios no mangiou pas la pailho ni lou fe,

Lous us aymou la rimo et lous aütres la prozo :

Lous us aymou la rhudo et lous aütres la rozo.

mas per nou pérdre moun tens à parla d'aquels que nou prézou re un tal art, ieü me qualaréy, et lous vaü layssa là coumo gens que n'aymou pas la vertut. Ieü éy vist que de vous persouno nou pot pas dire aytal : car si l'on vanto Alexandro lou gran per abe serrados las obros d'Homero soulamen, l'on sap fort plan que vous n'abéts serrados dins vostre cabinet uno carratado de forse de rimayres que las vous an dados, et de quino lenguo que foussou, toutes éroun pla vengudos de vous. Et quant ieü éy vist aquo, éy vougut fa coumo l'aze que voulio caressa soun méstre, pensant éstre tant pla vengut coumo l'amistous caignot. Dos razous dounc m'anfach fayre un tal azard : l'uno razou es que l'on nou trobo pas bél quant un grant paquet de letros s'adesso à un noble persounatge, et péys dins lou paquet nou trobo que uno soulo letro que s'adesso à el, et toutes las

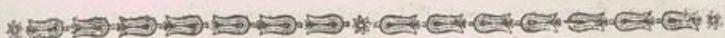
aütros à Peyrot et Guilhot, mas la plus grand' part de las letros d'aquest' petit libre s'adressoun à vostro grandour. Et péys l'aütro razou, que vous nou troubariets pas bél qu'un home que n'a sounque calque fruch salbatge, n'ane pana ça ni là de pus bél per fayre de presens et dire quel fruch es de sas térros. Vela perque ieü me souy pensat que vostro grandour presara may ayso tout mal raboutat, quant es de moun hort, que nou presariats quicon de pus bél que fouso butinat; vous pregan fort humblomen de me fayre tant d'honneur de lou voule recebre, coumbe que sio mal fach, car tout tal qu'el es ieü lou vous huffrissi de milhour cor que jamay vaylet vous agio re baylat : pregan lou boun Diou, Madamo, de vous douna tres perfacho santat et tres loungo et tres hurouso vido, amay l'accomplimen de vostres bouns dezirs.

De Paiü, aquest' purmié de Ginér 1592.

Vostre tres humble et tres obedien vaylet,

AUGER GAILHARD.

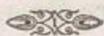




A MADAME

SOEUR UNIQUE DU ROY TRÈS CHRESTIEN,
RÉGENTE EN SES PAÏS SOUVERAINS DE BÉARN, ETC.

*Comment AUGER GAILLARD se veut marier en
Béarn pour deux ou trois raisons, s'il plaisoit
à S. A. luy donner sa pension sur le bien ec-
clésiastique.*



Madame, je voy bien que la force guerrière
Nous fait laisser beaucoup de choses en arrière,
Tellement que plusieurs hommes d'entendement
Ne s'osent marier, voyant tel troublement.
Mais nous sçavons aussi ce que disent les sages,
Qu'il ne faut point laisser de semer les grenages
Au temps de la saison, pour crainte des oiseaux,
Ni de planter des choux, pour crainte des pourceaux.
Aussi pour les liqueurs, très honorable Dame,
Je ne veux point laisser d'espouser quelque femme.
Encore que la More(*) oncque ne m'ait voulu,
D'en prendre une autre en bref je me suis résolu.
Si j'en dois avoir deux il est temps d'en prendre une,
Car ma barbe s'en va perdre sa couleur brune,

(*) Nègresse au service de la princesse Catherine.

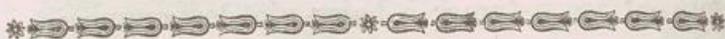
Et l'homme ayant le poil de la couleur d'argent,
Par les femmes est dit amoureux négligent :
Donc me faut marier pour n'avoir ce reproche,
Veu que telle couleur de ma barbe s'approche.
Mais ainsi que j'ay dit par un autre discours,
Je n'ose m'hazarder sans vostre bon secours.
Et comme je craignois de vous rompre la teste
En venant si souvent, je présentay requeste
A votre bon conseil, faite en langage mien,
Tendante à les prier de me faire ce bien,
De me vouloir coucher dans l'Écclésiastique.
Mais ils m'ont respondu, noble Princesse unique,
Que de le pouvoir faire ils n'avoient le moyen,
Que c'éstoit à vous seule à dispenser tel bien.
J'en fus joyeux, sçachant qu'aviez telle puissance;
Car je craignois fort d'eux quelque maigre sentence.
Combien qu'en ma requeste y eust quelque sçavoir;
Peut-estre ils eussent dit : *Fins de non-recevoir*;
Mais puisque vous donnez cause définitive,
Je sçay que sur tel bien vous direz que je vive.
Certes je ne voudrois estre mieux arrivé :
Ce que je demandois audit conseil privé,
Estoit pour composer et faire remonstrance
Que voudrois prendre femme en Béarn ou en France.
Vray est qu'en ce país ne m'oze marier,
Craignant que puis après me faille mendier;
Car, comme vous savez, il y a différence
De ce país-ici à celuy de la France,
Pource qu'avec ma femme au país d'Albigeois,
Avec cinq sols le jour vivrois en vrai bourgeois;

Mais icy tous les jours ma femme toute seule
Mettroit cinq sols de vin fort bien dedans sa gueule.
Voilà pourquoi je n'ose à femme m'attacher
En ce païs, voyant que le vin est si cher.
Bien est vray qu'il y a plusieurs femmes et hommes
Qui sont accoustumez à boire vin de pommes;
Mais d'un breuvage tel je ne fais pas grand cas,
J'aimerois cent fois mieux boire de l'hypocras;
Puis sont accoustumez à manger de la broye,
Mais j'aimerois plustost d'une bonne lamproye :
Je croy que tout cela est un très bon manger,
Mais certes ne pourrois nullement m'y ranger.
Telle chose je n'ay jamais accoustumée,
Ni de liqueurs de pomme oncque je n'ay humée.

.....

Il me faut marier, ou je serois un fol,
Mais la rente il me faut de cinquante escus sol :
Et quand au demeurant je suis bien assez d'aage,
Pour prendre mes degrez au fait de mariage.
Il y en a beaucoup qui m'ont levé la main
De m'y caresser plus aujourd'hui que demain;
Ils ont fort bien cognu à ma physionomie
Que j'estois digne d'estre en leur Académie.
Si de me marier je me pouvois garder,
Que vingt et cinq escus ne voudrois demander;
Mais depuis que tout seul sans femme ne puis estre,
Tous les cinquante escus je vous supply d'y mestre;
Ce qui se verra tost, s'il vous plait commander,
Car c'est argent comptant quand il vous plaist mander.

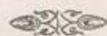
Fait au lieu de Navaille, au-dessous d'un ombrage,
 Là où j'ay tous escrits ces vers de bon courage
 Pour ce qu'en composant bien souvent je mangeois
 Des melons les meilleurs qui soient en Albigeois.



A MESSIEURS LES CONSEILLERS

DU CONSEIL PRIVÉ DE MADAME,

*A ce qu'ils luy soient aidans à la provision par
 luy demandée à son Altesse.*



Je pense, nobles gens, que soyez advertis
 De trois livrets qui sont de mon cerveau sortis,
 Dedans lesquels on voit, sans m'en donner la gloire,
 Choses qui dignes sont de renom et mémoire,
 Où plusieurs nobles gens ont pris esbatement,
 Et aimans la vertu tousjours uniquement,
 M'ont donné par advis de supplier Madame
 De m'octroyer un don pour prendre quelque femme,
 Ou bien quelque pucelle ici vers ces quartiers;
 Pour pouvoir enseigner mes enfans héritiers
 A faire tous les jours quelque rimaille bonne,
 Ainsi que fait celui qui du violon sonne,
 Pour enseigner son fils à sonner et baler,
 Afin qu'après sa mort il le puisse esgaler.

Tout cela me fut dit par de nobles personnes,
Et moi trouvant leur dire et leurs raisons très bonnes,
Au livre que j'ay fait icy nouvellement,
Madame je supplie encor très humblement
De me faire donner ma pension pour vivre,
Afin de faire après quelqu'autre plaisant livre,
Et pour me marier bientôt en ces quartiers.
Ce que la noble Dame accorda volontiers :
Mais je crains que quelqu'un de vous l'ait destournée;
C'est la cause pourquoi j'ay mis une journée
A composer ceci, pour vous prier bien fort
De me vouloir aider à venir à bon port.
Car ceux qui m'ont gardé d'avoir là ma despense
M'ont bien fait plus de mal que personne ne pense :
Certes, ils m'ont gardé de pouvoir composer,
Et que je n'ose pas une femme espouser,
Car un poëte ne peut sa poësie poursuyvre,
S'il n'a de quelque grand sa pension pour vivre.
Estant pauvre il ne peut là son temps employer,
Cependant voudrois bien un peu multiplier,
Mais je voy que si j'ay de la pauvreté crainte,
Que je ne pourrois pas rendre ma femme enceinte,
Car, *sine Cecere et Baccho Venus friget.*
Vous entendez trestous, je pense, ce sujet.
Certes je me ferois un tresque grand outrage,
Si pour si peu laissois d'entrer en mariage.
Peut-estre que quelqu'un dira qu'on a parfait
L'estat ecclésiastique, et que pour moy c'est fait,
D'en espérer plus rien ferois-je grand' sotise ?
Mais certes en cela il faut que l'on advise

Ce que font les gens pleins de libéralité :
J'en ay trouvé souvent de grande qualité,
Qui se touchans en table, et de leur propre grace,
Se resserroient encor pour me faire avoir place.
Or, de ces revenus plusieurs sont advertis,
Qu'il y en a pour moy, s'ils estoient bien partis.
Faites donc ce que veut du Roy la sœur unique,
Couchez Auger Gaillard sur l'Ecclésiastique.
Quand aux nécessiteux l'Altesse fait du bien,
Que sa volonté bonne on ne destourne en rien.
Car je ne faisais pas une folle demande ;
Mais si faire on ne veut tout ce qu'elle commande
(J'enten tant seulement de ce qu'il me faudroit),
Certes seray contraint m'en retourner tout droit
Au lieu d'où suis venu ; maugré ceux de la Ligue.
Estant à Montauban, je leur feray la figue ;
Lors me pourray vanter qu'un paysan seulement
Me donra la despense et un habillement :
Des nobles qui sont là j'en cognois plus de mile,
Lesquels m'entretiendront sans payer croix ni pile,
Et me feront quitter mon accoustrement gris.
Mais sans mesdire en rien de ceux de ce païs,
Je cognois aussi bien de nobles hommes force,
Qui me peuvent vestir et me donner prou morce,
Car ils m'ont bien monstré qu'ils estoient mes amis,
Quand ils tenoient ici les Estats du païs. (*)
La pluspart m'ont donné de l'argent de leur bourse.

(*) États assemblés le 2 avril 1581 dans la salle du château de Pau, pour recevoir le serment de Henri de Bourbon (Henri IV), d'être bon et fidèle seigneur de Béarn.

Et si je n'en pouvois tirer de la grand' source,
Las! que diroient les gens en voyant ce discours,
S'il m'en faut retourner, à faute de secours?
Cela desgouteroit beaucoup de gens d'estime
D'enseigner leurs enfants de composer en rime,
Aimans trop mieux les voir apprendre à bouffonner,
Quand ils verront qu'un rien on m'a voulu donner :
Car sans trop me vanter je pense qu'en ce monde
Vous ne verrez rodier, qui rimant me seconde.
Parquoy, mes bons seigneurs, pour conclure ceci,
De ce petit discours nous retiendrons ici :
Que l'on ne peut rimer quand on n'a point la maille,
Ni faire des enfants, si on ne fait ripaille.
Faites, je vous suppli', qu'on me rente en ce lieu,
Autrement je m'en vay vous dire un bel adieu
Par un petit sonnet, ou par un epigramme,
Pour dire grand mercy seulement à Madame.
Mais de ce bon païs je n'ay voulu partir,
Comme la raison veut, sans tous vous advertir
De mon despartement, par cette humble requeste,
M'assurant que chacun de vous est tant honneste,
Que ne voudriez souffrir que le poëte Gaillard
Allat rimer, ni faire enfants en autre part.
Ceux qui me font du bien par mes escrits je loue (*),

(*) On lit dans une autre requête :

Monsieur de Roquelaure aimé du très bon Roy
Me promit sans mentir vous en parler pour moy,
Et pour la récompense, il me fit lors promettre
De faire après pour lui, en rime, quelque lettre.

Les plus hauts personnages sollicitaient donc l'honneur d'être loués par
A. Gaillard.

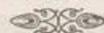
A ceux qui ne m'en font je fais toujours la moue.
 Je croy qu'estes de ceux qu'il me convient louer,
 Veuillez donc, s'il vous plait, ma requeste alouer,
 Si non, n'en doutez point, sans flambeau, ni sans lampe,
 Comme dit l'Alemant, il me faut faire escampe
 Au lieu d'où suis venu, nonobstant le danger.
 Vostre humble serviteur à tout jamais, Auger.



A MADAME,

POUR SÇAVOIR SI AUGER GAILLARD DOIT ESTRE

Béarnois ou François.



MADAME, vous voyez que j'aime la vertu :
 Car pour manger mon saoul et pour estre vestu,
 Par tout là ou je suis quelque peu je compose(*).
 Il est vray qu'en taverne aller guère je n'ose,
 Mais quand je veux un peu remplir mon estomac,
 Je m'en vay chez Monsieur de la Roquebenac,

(*) Vous sçavez que je mets beaucoup de vers en l'air,
 Et si sçavez aussi, sans que je vous le die,
 Qu'en composant mes vers il faut que je mendie :
 Non pas que, Dieu merci, j'aïlle de lieu en lieu
 Afin de demander mon pain au nom de Dieu,
 En telle extrémité je ne suis pas encore ;
 Mais en chaque maison que ma poésie honore
 Je m'en vais rimasser en ces quartiers ici :
 Donc dans Artigalouve escrit j'ai tout ceci...

(A MM. les Conseillers du Roy et gens tenans sa chambre
 des Contes, à Pau.)

Lequel fort librement me fait mettre à sa table,
 Et pour autant je fay quelque rime notable,
 Mais j'en fay bien aussi qui n'ont pas fort grand goust.
 Il me ressouvient donc qu'au dernier mois d'aoust,
 Je vous vins présenter en vers une requeste,
 Laquelle dans Navaille en rime j'avois faite;
 Et n'ayant obtenu aucun appointment,
 J'en ay forgé une autre audit lieu promptement,
 Ayant ouï conter au bon Roy vostre frère,
 Qu'un seul coup de canon grand bresche ne peut faire.

.....
 Je ne suis point trompeur ni ne le voudrois estre,
 Mais, comme je vous dis, je suis un pauvre prestre
 Ne m'osant marier ici en ces quartiers,
 Si vous ne m'accordez cinquante escus entiers. (*)

(*) A. Gaillard dit ailleurs qu'il a jeté son froc aux orties depuis plus de vingt ans [p. 94]; autre part il se prétend cadet gentilhomme ruiné par la guerre [p. 136]; quelques vers après ceux qu'on vient de lire, il dit qu'il fait des roues et des chansons, ce qui était l'exacte vérité. Les précautions oratoires dont il s'entoure ici prouvent à elles seules qu'il n'entra pas dans les ordres sacrés; mais elles attestent son désir d'être assimilé à ces prêtres apostats devenus pour la plupart ministres ou professeurs, et qui se partageaient les revenus des biens confisqués aux ecclésiastiques, c'est-à-dire l'argent de la dime :

Lequel est destiné à ceux tant seulement
 Qui apprennent au peuple à vivre saintement,
 Et pour les indigens, et pour beaucoup de maîtres
 Qui forment la jeunesse és bonne' et saintes lettres,
 Pour ceux aussi qui vont apprendre en quelque lieu,
 Afin d'un jour prescher la parole de Dieu.





LES AMOURS PRODIGIOUSES.



A MONSIEUR DE ROQUES,

Maistre d'hostel de Madame et conseiller en son conseil privé, homme de grande expérience, aagé de quatre vingts ans ou plus.



MOUSSUR, moun boun amic, el a degia lounc-tens
 Que ieü Aügié Gaillard, roudié de Rabastens,
 Abio fort gran desir de fa moun maridatge;
 Mas nou gaüsabo dire à cap de persounatge,
 Per so qu'èy descubért que forso serbidous
 Soun estats fort trounpats per de mayssans traydous.
 Ieu éy vist en moun tens gran noumbre d'amourouses
 Que lous paüres de sots et paüres malhurouses
 Countaboun un tal fach à de galafretiés
 Per so qu'els lous tenian per lours amics entiés;
 Que péyssos lous mayssans parlans del maridatge,
 la paüro gougiato els cercaboun aütratge

Et d'aütres que la filio espouzabou per els.
 Mas ieü counoessi pla que vous n'éts pas d'aquels :
 Al vostre camina et al vostre visatge
 Counoessi que jouga nou voudriats tal aütratge
 Al paüre Aügié Gaillard que vous counoysséz fort,
 Et ieü saben que vous nou me voudriats tal tort ,
 Vous prégui d'ana dire à la noblo Princesso
 Que ieü souy amoureux d'aquelo Mouroulesso,
 May qu'en cap d'aütro part jamay nou fouri poun,
 Per naü o déts rasous las pus grandos del moun.
 Premiéramen ieü l'aymi à caüso qu'es crestiano,
 Encaros que sio may negro qu'uno castanio,
 Encaros que plan fort la vegio negregia,
 Ieü l'aymi grandomen quant se féc bategia;
 Car Diou perdouno touts et dis qu'el vol qu'on visquo,
 Mas que s'on es mayssan que l'on se convertisquo.
 Per aquo de l'ayma ieü éy bounò intensiou,
 Encaros qu'elo sio de mayssanto nassiou;
 Et péys éstre nou pot qu'à be fa nou sio déstro,
 Car ieü vesi qu'esta an la plus noblo méstro
 Que sio dejoust lou céel, ses la flata boussi,
 Et digus nou ly sap lou mendre maübés si :
 Péys de bounos vertuts Diou be lin a dcunados
 Que grant noumbre de gens ne sou fort estounados
 Per so qu'els an troubat en de libres cinq cens,
 Que grandour et vertut nou van pas fort ensens.
 Mas Diou, coumo sabéts, à la noblo Princesso
 A dados prou vertuts, grandour amay sagesso,
 Car vous sabéts ta pla coumo cap d'home viou
 Qu'aquelo noblo Damo a la crento de Diou

Et l'adoro tout soul coumo soun pus gran méstre,
 Saben qu'el n'y a grandour que pus grando pousquo éstre;
 Péys princesso on nou sap qu'elo s'estime mens,
 Quant à souna del luth et d'aütres esturmens
 Et d'oubra de l'agulho, el na princesso al mounde
 Ni cap d'aütro atanpaüc qu'en d'aquo la segounde;
 Ni may fenno ni filho on nou sap joust lou cél
 Qu'elo sapio tant pla trebalha del pincél :
 Car de fort bélos caüsos à mi l'on m'a mountrados
 Que, s'o m'an dich, Madamo elo las a pintrados,
 Que jamay re n'éy vist que fous milhou pintrat,
 Et péys dedins sa crambo ieü souy cent cox intrat,
 Que jamay cap de cop nou l'éy troubado en paüso,
 Qu'elo nou legigués, o fasio qualquo caüso,
 Coumbe que de fa re, coumo poudéts pensa,
 Tan pla qu'aütro princesso elo se pot passa.
 Aquo fa per moustra à fennos et à filhos
 Qu'elos jamay esta nou deürian inutilos.
 Elo fa tout aquo per leur pus grand proufiéch;
 Et péys aprép soupa, quant es un petit néch,
 Per toutes las aprene à mena santo vido
 De salmes fa canta qu'elo tey sa pardido;
 Péys aprép fa prega per tous en general :
 N'a pas la noblo Damo un fort boun natural ?
 Péys se met à souna del luth, o de la liro,
 O de soun espineto, et péys on se retiro;
 Cadun dels que soun la péyssos pren soun cami.
 Vous abéts vist aquo milhou que noun pas mi.
 Et péys la noblo Damo es atambe seguido
 De prou damos que menou uno fort bouno vido,

Amay de doumaysélos atambe boun troupél
 Que de l'agulho fan tout-jour quicom de bél
 Per lou coumandomen de la noblo Princesso.
 Que per aquo tan fort aymi sa Mouroulesso,
 Encaros qu'elo sio ta negro qu'un carbou,
 Me fisan qu'aüra apres aqui quicon de bou.
 Velà de mas rasous l'uno de la pus grandos.
 Péys tout-jour éy crenat qu'on me féz pourta bandos.
 Per aquo maridat encaros nou souy poun :
 Ieü éy crenat aquo may que caüso del moun;
 Car l'on dis que lous qu'an las mouliés par trop bélos
 Soun sutjés à pourta de talos pimparélos ;
 Et ieü la Mouroulesso aymi per aquo fort,
 Me fisan que jamay nou me fario tal tort,
 Et quant n'acuzarian lous que l'anirian veyre,
 Quant l'on m'o jurario, ieü n'o pouyrrio pas creyre :
 Qui la veyrio lou jour, nou serio pas ta fol
 Per la trouba la néch s'ana trinquà lou col.
 Jamay per la garda nou faréy sentinélo ;
 Delo me fisaréy may que d'uno pus bélo.
 Ieü counoessi fort pla d'hommes quelques milhés
 Que soun tout-jour en peno à garda lours mouliés.
 Qu'uno grando fatiguo aquo d'aqui deü éstre
 D'abe bélo moulié et n'éstre pas lou méstre !
 Et forse d'hommes soun d'un aütre natural
 Qu'encaros que lour fenno elo nou pense en mal,
 Leur semblara tout-jour, se degus las agachio,
 Que lour moulié lour a qualquo troumpario fachio ;
 Et forse fennos qu'an jalouses lous marits,
 Lous fan coucuts, disen que péys sou léü guarits.

Per aquelo rasou ieü aymi fort la Moro ;
 Car encaros be qu'elo anés dourmi deforo ,
 Jamay d'elo boussi nou seray poun jalous.

Encaros qualque sot o qualque caütelous
 Dira per que espousa voli la Mouroulesso,
 Quant vesi qu'es ta negro et n'es pas de noublesso.
 Ieü souy counten que sio ta negro coumo un gorp,
 Car quant la baysaréy cluquaréy coumo un horp,
 Et nou m'en dounaréy que sio negro ni rousso,
 Mas que tout bél duquat ieü trobi sa pél douso,
 Car de fennos m'an dich, que m'aymou de boun cor,
 Que la Moro a sapél douso coumo un castor.
 Cresi qu'en soun país nou n'a pas de pus bélos.
 Sabéts que crenti ieü ? Que quelques doumaysélos
 Que la noblo Princesso atambe serbissou
 Nou vouldran ges suffri, en deguno fayssou,
 Qu'elo m'espouze mi ni cap d'äütro persouno
 A caüso que la Moro un gran lustre lour douno.
 Qualque sot inoussen me dira que las Moros
 Nou podou fa trouba d'äütros bélos ni horros.
 Si fan per lou segur tout un ni pus ni mens,
 Coumo dous musiciens que sounou d'esturmens
 Quant l'un souno fort mal et l'äütre fort pla souno.
 Un vioulounc que ieü sabi a sa sounario bouno
 Qualque paüc may que mi; mas quant n'y sabi res,
 Aquel ieü faü trouba milhou méstre qu'el n'es;
 Et ieü counoessi là quelques dos doumaysélos
 Que quant souletos soun nou paron pas fort bélos;
 Mas quant l'on vech la Moro amb'elos al bél miéché
 Elos semblou lou jour, et la Moro la néch.

N'abéts-vous pas aüsit parla d'un Martin Guérro (*)
 Qu'anéc per guerregia en qualque estrangio térro,
 Qu'al cap d'un tens venguéc un home d'esperit
 A sa moulihé, disen qu'el éro soun marit,
 Que la paüro moulihé lou prenguéc à fisanso
 Quant el de Martin Guérro abio qualque semblanso,
 Et toutis dous ensens estérou quelques ans,
 Talomen que tous dous aguérou dels efans;
 Mas péyssos Martin Guérro arribéc de soun viatge,
 Quel féc pla repentí d'un tal vilén aütratge;
 Martin Guérro d'aquo se saüguéc pla vengia,
 Car dabant sa maysou lou féc ana pengia.
 Et ieü éy regardat qu'en Béarn et en Franso
 A prou filhos que sou toutos d'uno semblanso,
 Que s'ieü ne prenio cap d'aquelos que ne sou,
 A my m'en pouyrío prene aytal de la fayssou.
 S'ieü preso n'agués uno en fach de maridatge
 Et que péys fous anado en qualque roumibatge,

(*) Étienne Pasquier (Rech. de la France, liv. 5, ch. 34,) raconte au long cette *ESMERVELLE* histoire. Martin Guerre de la ville d'Artigues, diocèse de Rieux, après dix ans de mariage abandonna Bertrande Rosly, sa femme, et entra au service de l'empereur Charles-Quint, « et y ayant environ huit ans que sa femme n'avoit eu vent ni voix de luy, un nommé Arnault Tillier, natif du comté de Foix, prit argument de jouer le personnage de Martin Guerre.... Outre les conformités du corps, il discourut à la femme tant de privautés qui s'estoient passées entr'eux deux, mesmes la première nuit de leurs nopces..., choses qui ne pouvoient estre scenes que par le vray mary; tellement qu'enfin non seulement elle, mais la plupart de ses proches parents et amis le recogneurent pour Martin Guerre, et en ceste opinion s'escoulèrent quatre ans, sans aucune contradiction.» Le faux mari jeta la justice dans les plus grandes perplexités par l'identité de ses réponses avec celles de Martin Guerre qu'il ne connaissait pas, enfin le parlement de Toulouse le condamna, au mois de septembre 1560, à être pendu à Artigues.

Que quelque capela la m'agués retengudo ,
 Beléü aprép uno aütro à mi serio vengudo
 Disen qu'éro la mio; et ieü, ses pensa mal,
 L'aürio prezo, per so que se sembloun aytal.
 Atambe queio Moro ieü aymi fort aytalo ,
 Per tal de me garda d'uno talo escandalo.
 Péys, ses éstre coucut, éy crenat autre cas ,
 De nouyri dels efans que meüs no foussou pas ,
 Car tantos fennos sou que fan enfans et filhos ,
 Que quant dedins lour liéch elos fan leurs jasilhos
 Calcun' aütro lous cambio aprop que soun nascuts,
 Que péyssos jamay pus nou soun recounoscuts;
 Mas s'ieü abio d'enfans o filhos de la Moro,
 Coumbe qu'on lous cambiés an d'aütres de deforo,
 Mas qu'on lous me mounstrés quant serian morts o vious,
 Ieü be counoesserio si tals érou lous mious.
 Péys tropos de beütats soun caüsos diaboliquos :
 Ieü éy troubat dedins las historios tragiquos
 Qu'un cop un Albanes et valent cabalhié
 A la fi de sous jours murtriguéc sa moulihié,
 Per tal qu'aprop sa mort cap d'home de cerbélo,
 Nou pousquéso joui de sa moulihié tant bélo :
 Amay quant lou mayssant aguéc fach un tal cop,
 Alprés de sa moulihié se murtriguéc aprop.
 Per aquo ieü la Moro aymi may que las bélos,
 Per me garda de fa de caüsos tant cruélos,
 Amay per las rasous que vous éy allegados.
 Et péys quant nou veyréy sas gens gayres vegados,
 Car ieü sabi de gens que suffrissou bél-cop
 Per la moulihié qu'els an, à caüso qu'es de prop.

Ieü ne counoessi pla de parels may de quatre
Que sel paüre marit las menasso de battre,
Las maübésos mouliés aprop, ses dire mout,
A lour mayre s'en van per li counta lout tout;
Et péys quant li an countat o vertat o mensoungio,
La mayre quant et quant, ses boussi de vergoungio,
S'en va dire poulhos al paüre maridat,
En li disen « Mayssant, et tant t'es oublidat
De menassa ma filho aytal d'aquelo sorto
An la bouno amistat que la paüro te porto! »
Et per aquo la Moro, espouza vouldrio fort,
Car s'elo de soun cors me fasio degun tort,
S'ieü la voulio castia nou crentario pas gayre
Qu'anés counta lou tout à sa folo de mayre.
Forso volou moulié que sio de grant maysou,
Qu'aquo nou lour és péys qu'uno grant mangiasou.
Ieü ne sabi qu'en loc d'en tira recoumpenso,
Las gens de lour moulié lour pourtoun grant despenso,
Que sul paüre d'espous, per so que sou de prop,
Nou fan qu'ana et tourna, so vezén cado cop.
Mas s'ieü preni la Moro, ieü nou podi pas creyre
Que per mangiamoun be, sas gens me vengoun veyre.
Péyssos d'en gazania ieü éy bouno intensiou,
Et per y parvenir uno bouno invensiou
Éy pensado despéys que l'amour me goubérno :
Un cop ieü entendio de fa touts dous tabérno
Quant nous sian espouzats, per gazania d'argen,
Mas péys me souy pensat que la maubézo gen
Van lougia may que may sus las bélos houstessos
Et qu'els nou van pas là per engendra tristessos,

Sounque per la beütat, et per beüre et mangia,
 Et quant la mebo Moro els veyrian negregia
 En loc de veni gens, s'en fugirian de crento.
 De lour ana louga qualque bélo sirbento
 Per tal dels atira, coumo prou d'hostes fan,
 Nou fario pas quant ieü deürio mouri de fam;
 A my nou me play ges uno talo trafiquo :
 Mas que se nous abian uno pats pacifiquo,
 Coumo dessus éy dich, me souy anat pensa
 Coussi bél-cop d'argen nous pourian amassa.
 Sabéts coussi metren forse d'argen en pochio ?
 Quant seren espouzats, croumparen uno cochio
 Et nous embarquaren toutis dous là dedins,
 Noun pas que per aquo pensen fa lous badins,
 Car ses jouga tal rollo, en forsos vilos bounos,
 Nous aüren de l'argen de bél-cop de persounos ;
 Nou voly quel cochié amb'un janti gougiat
 Qu'aüra soun tabouri, et quant ieü sio loutgiat,
 Lou mandaréy souna, tant sou de bouno sorto,
 Et souben per la vilo el dira drech lour porto :
 « A qui playra de veyre aquel Aügié Gaillart
 Et sa moulihé la Moro, elis en talo part
 Toutis dous soun à là, d'aquo me poudéts creyre ;
 Mas cadun cinq hardits pagara de lous veyre. »
 Quant et quant quel gougiat tal bandoul agio fach,
 L'on veyra veni gens coumo mousquos al lach.
 Oh! se poudian aytal ana dedins Toulouzo,
 En pacificassiou que y a de gen jouyouzo,
 Quant els saürion aquo, veyriats de gens veni
 May que jamay de gens n'aguéc méstre Gouni.

Jamay tant de plaze nou prengueroun à farso
 Coumo de me veze marit d'aquelo garso.
 Et péys lou tout n'es pas solumen al veze,
 Nous fariam quicom may per lour da del plaze,
 Car de bralles ieü sabi à la modo de Franso
 Et coumo vous sabéts, la Moro pla lous danso,
 Qu'els ly fario dansa; péys s'abian tens de sobros,
 Ly fario daban touts legi de las mios obros,
 Et serian estounats qu'en la vezen legi
 Ni per veze dansa, nou la veyrian rougi.
 D'aquo touts pel segur se darian merabilhos,
 A caüso que Pon sap que las fennos et filhos
 Rougissoun paüc ou prou debant las gens d'hounour,
 Et la Moro jamay nou cambio de coulour.
 L'on nou la vech jamay veni rougio ni pallo,
 Et péyssos, d'aütro part, canto coumo uno callo.
 Per so que de sa fassio elo nou vario poun,
 Ieü l'aymi per aquo may que filho del moun.
 Péys l'aymi quant degus boussi nou la courtizo;
 Car ieü voli fugi uno grando soutizo
 Qu'an fachio de tout tens forso d'hommes bragarts.
 Ieü éy vist en esrich en may de quatre parts
 Que quant uno mestresso abio dous amouresses
 Per so qu'els éroundous, lous paüres mal-houresses,
 Se dabou lou coumbat per veze qui l'aürio,
 Que per un tal debat l'un o l'aütre mourio,
 Et soubén à touts dous lour coustabo la vido,
 Que per aquo la Moro aytal ieü éy caüsido,
 Quant n'a cap d'amouress que lou souldat Bernat :
 Amay encaros el s'es milhou goubernat,

Car un jour me diséc que me troubéc deforo :
 « Aügié, calcun m'a dich que vous vouléts la Moro ,
 Amay ieü pel segur atambe la voulio ,
 Mas garden nous tous dous de fa talo foulio
 Que fan d'aütres pla sots, que per uno amourouso
 S'aüciran an l'espazo o de cops d'harquebouzo,
 Per demoustra que sou de louyals serbidous.
 Nou fasquan pas aquo , entre nous, aütres nous,
 Car per uno moulié nous ne troubaren milo;
 Mas se vous me crezéts, fazén al crouts o pilo
 Per veze qui l'aüra ». Ieü demandéri crouts :
 Bernat perdéc; et péys el diséc debant tous
 Qu'elo m'apartenio, qu'el re n'y demandabo
 Et que de fort boum cor soun drech el me quitabo;
 Et, ses aütre coumbat, nous sém estats d'acort.
 Dounc la noblo Princesso anirets prega fort
 De voule counsenti à tal mariatge fayre ,
 Per afi qu'elo rigo amay lou rey soun frayre.

Moussur de Roquos.

Ieü vouldrio be per vous prene de mage peno ;
 Mas el a fort lounc-tens que tout aquo se meno ,
 Et péyssos vostre cas n'es estat sounquo ven :
 Ieü et d'autres abén aüzit counta souben
 Que dedins paüc de temps vous debiats fa fiancalhos
 Et péys al cap d'un paüc fayre las espouzalhos ;
 Mas despéys on m'a dich que vous, Aügié Gaillart,
 Mandérets qu'à Bernat quitabets vostro part ;
 Que nou la voulias pas en fach de maridatge :
 Coussi cambiat despéys abéts-vous de couratge ?

De fayre aquo d'aqui férets un grant deffaüt,
 Vous sabéts que lou fér cal battre quant es caüt.

Aügié Gaillard.

Moun amic, dos rasous d'aquo me soun en caüso :
 La purmiéyro rasou, vous sabéts qu'on nou gaüso
 Acaba d'acoumpli un tal fach coumo aquel,
 Ses prene de calcun un petit de coussel.

Que mal-hur quant jamay à degus ne parléri !
 Car alaros moun cas de tout ieü affouléri.
 Ieü ne parléri à un que lou mayssant vilén,
 En loc d'y counsenti, el me tiréc fort lén,
 Me disen que de mi se dabo merabilhos ;
 Car quant ieü an la Moro aürio d'efans et filhos,
 Tantis que ne fario serian de sa coulour,
 Que péys aquo tout-jour me serio grant doulour.
 Aquo m'estounéc fort, car ieü en moun couratge
 Pensabo, se fasian touts dous forse maynatge,
 Que quant nous ne farian gran o petit troupél,
 Tout-jour serian estats la meytat de moun pél.
 Aquel disio que nou, et ieü cresio soun dire :
 Que mal-hur dessus el, mal de pipos lou vire !

Moussur d'Artigaloubo a dedins soun castél
 Uno gato ta negro o may que moun capél ;
 La pus negro que visto ieü agio de ma vido,
 Que d'un bél cat tout gris elo fouréc crubido,
 Et quatre béls catous pourtéc d'el cat aquel,
 Et de touts aquels quatre elo féc l'un parel,
 Coumo prou mounde sap, negres coumo la mayre,
 Et féc l'aütre parel grises coumo lou payre ;

Et ieü vesen lou fach de tout aquel bestial
 Éy pensat que la Moro et ieü farian aytal,
 Et l'encountre disio lou quel fach ly countéri.
 Qu'un det me fous trinquat lou jour quel rencountréri!
 Car uno falsetat grando me demounstréc,
 Que d'ayma pus la Moro aquo me degoustéc.
 Et péys ieü me crentio que l'on me troumpés, coumo
 Fourou troumpats un jour de nobles gens à Roumo,
 Que pensans courouna un home de cerbélo
 Baylérou la courouno à uno damaysélo.
Se l'on troumpéc aquels que forso gen adoro,
 So me penséri ieü, se tu prenes la Moro,
 Beléü an talo peno aprop seras loutgiat,
 Tu pensos que sio gougio et beléü es gougiat.
 Per dire que sio filho on n'a pas temouniatge
 Quant n'a jamay agut ni marit ni maynatge;
 Et péys las filhos an lour piél dous et poulit,
 El la Moro a soun piél coumo de crin boulit.
 Mas uno fenno a dich qu'un cop l'abio batudo,
 Que de la cinto en bas la viguéc touto nudo,
 Qu'abio soun cas ta pla coumo filho del moun,
 Et que ieü per aquo nou la rafusés poun.

Moussur de Roquos.

Aügié vous diséts pla que vous seriats hurous,
 Mas péys que de la Moro éts tant fort amoureux,
 Ieü ne tendréy prepaüs à la noblo Princesso
 Amay péyssos aprop à vostro Mouroulesso,
 Noun pas vostro de tout; car à prou gens d'ayci
 Elo a dit que de beus n'abio que fa bouci;

Mas que ieü ly diréy qu'en tout son cas abise,
 Péys que pus de Bernat nou cal qu'elo se fise;
 Car per ly fa l'amour degus pus nou s'approchio.
 Anats dounquos, Aügié, fa croumpa vostro cochio
 Per gazania d'argen, coumo m'abéts proumes,
 Car vous aürets la Moro en d'abansos d'un mes.
 Se Madamo per vous tout aquo ly demostro
 Pel segur vous poudéts la teni pla per vostro.

Aügié Gaillard.

Moussur moungrant amic, vous diséts un boun mout,
 Que ieü croumpi la cochio et nou diséts pas tout:
 D'oun pouyrrio ieü tira milo escuts del soulelh
 Que coustara la cochio et tout soun aparelh?
 Ieü la poussi croumpa de l'argen del mariatge!
 Et péys quant ieü l'aürio, ieü nou serio pas satge
 D'ana croumpa lou tout et péys éstre mouquat.
 Ieü pensi be qu'en vous éy un boun abouquat,
 Et que vouldriats que ieü agués aquelo garso;
 Mas l'on pren tout-jour l'aüquo abant que fa la salso.
 Agian dounquos, Moussur, aquelo Moro un cop
 Et la cochio que disi aüren péyssos aprop;
 Car vous sabéts qu'en fach de filhos trop beziados
 Nou s'y cal pas fiza que nou sian espouzados.

Moussur de Roquos.

Et be dounquos, Aügié, vous abéts grand razou,
 Car Bernat nous pouyrrio fa quelque trahisou:
 Lou mout que me diséts pézo pla may d'uno ounso
 Tant prést coumo pouyray, voustournaréy respounso.

La Respounso de Moussur.

Aügié, de vostre cas ieü veni de veze ;
 Mas Madamo n'éy pas troubado de leze,
 Car elo legissio dins sa crambo la biblo;
 Que de parla d'amb'elo éro caüso impoussiblo;
 Et pensant quel legi li serio léü passat,
 Ieü l'éy fort esperado et n'éy res abansat.
 Quant ieü éy vist aquo, m'en souy sourtit defero,
 Et dins la garderaübo éy troubado la Moro,
 Que lin éy pla parlat, amay per la gania
 De vous li éy dich de be may bél-cop que nou n'y a.
 Mas tant s'en fal; car elo à bélo pleno bouquo,
 En loc de vous ayma, de vous elo se mouquo;
 Talomen que m'a dich que vous, Aügié Gaillart,
 Abéts fach coumo féc un cop lou fin raynard,
 Qu'un jour voulio mangia de razins que vesio,
 Et noun pouden abe, lou mayssant péys disio
 Qu'el nou ne voulio ges per so quant n'érou bous.
 Et la Moro m'a dich qu'aytal abéts fach vous;
 Que quant pouscudo abe nou l'abéts en mariatge
 Diséts que nou vouléts vous metre en tal lignatge.
 Que quant m'a dich aquo, elo m'a fach cala,
 Talomen qu'à Madamo ieü n'éy gaüzat parla,
 Coumbe qu'elo fario so que vouldrio Madamo;
 Mas péys que nat boussi la Moro nou vous amo,
 Jamay d'elo serbit nou seriats coumo cal,
 Car talo rasso sou d'un mayssant natural.
 Encaros qu'elo sio, coumo veséts, fort horro,
 Ieü cresi qu'el n'y a filho en Bearn ni en Bigorro

Qu'elo s'estimo tant coumo la Moro fa.
 Et sabéts vous, Aügié, que la fa tant piaffa?
 Per so qu'aüsit counta grant noumbre de vegados
 Qu'al país, que las gens soun toutos abuglados,
 Quant on y pot veze un home amb'un él,
 L'on l'apélo moussur o calque noun pus bél.
 Et la Moro vezen qu'en Bearn ni en Franso,
 Noun s'en podou trouba gayros de sa semblanso,
 Ly semblo qu'un pus grand ly voudra fa l'amour
 Per la curiositat de sa raro coulour.
 Et per aquo de vous nou fa gayre de counte,
 Mas garde-se, se vol que degus nou l'affronte :
 Et vous de soun refus nou siats pas fort marrit,
 Car moulié troubarets tant pla qu'elo marit.

Aügié Gaillart.

Vous diséts pla que ieü troubaréy de moulié;
 Et pus roussou qu'aquelo, amay aüra palhié,
 Mas quant per me veze forso mounde me cérquo,
 Espouza ieü vouldrio uno filho de mérquo. (*)

(*) Nous n'avons pas reproduit le texte français placé en regard du texte languedocien dans l'édition de 1592, parce qu'il n'offrait qu'une traduction presque mot à mot, souvent inférieure à l'original.

